




James Meek

**Un acte
d'amour**

Extrait de la publication

Métailié

SUITES 

SUITE ÉCOSSAISE

UN ACTE D'AMOUR

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Un acte d'amour, 2007

Nous commençons notre descente, 2008

Le Cœur par effraction, 2013

James MEEK

UN ACTE D'AMOUR

*Traduit de l'anglais (Écosse)
par David Fauquemberg*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2013

Traduit avec le concours du Scottish Arts Council



Titre original : *The People's act of love*

1^{re} publication : Canongate Books Ltd., Édimbourg

© James Meek, 2005

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2007

ISBN : 978-2-86424-934-4

ISSN : 1281-5667

James MEEK est né à Londres en 1962 et a grandi à Dundee. Journaliste, grand reporter depuis 1985, il a vécu en Russie de 1991 à 1999. Il vit actuellement à Londres et collabore au Guardian, à la London Review of Books et à Granta. En 2004, ses reportages sur l'Irak et Guantanamo ont reçu de grands prix internationaux. Il est l'auteur de quatre romans et de recueils de nouvelles.

*“Occupé qu’il était à changer le monde,
l’homme a oublié de se changer lui-même.”*

Andrei Platonov,
La Pépinière de l’homme nouveau

À l'âge de douze ans, bien des années avant qu'il ne surprenne dans le cartable d'une fille l'odeur puissante de la dynamite, mêlée aux senteurs des livres de cours et de l'eau de Cologne, Kyrill Ivanovich Samarin exigea de son oncle le droit de changer de nom. Il ne voulait plus être un Ivanovich. L'Ivan du patronyme, son père, était mort quand il avait deux ans, peu après sa mère. Depuis ce jour, il était élevé par son oncle, Pavel : alors, pourquoi ne pas s'appeler Kyrill Pavlovich ? Quand son oncle lui rétorqua qu'il ne pouvait rien y changer, que c'était dans l'ordre des choses, que les pères défunts avaient des droits et qu'on leur devait le respect, le garçon sombra dans un silence courroucé, pinça les lèvres et regarda ailleurs, respirant bruyamment par le nez. Son oncle avait appris à reconnaître ces symptômes. Ils apparaissaient plusieurs fois l'an, quand l'un des amis du garçon le laissait tomber, quand on lui demandait d'éteindre sa lampe de chevet et de dormir, ou quand il s'interposait pour empêcher son oncle de corriger un domestique.

Ce qui survint ce jour-là n'avait rien de familier. Le garçon regarda fixement son tuteur, se fendit d'un large sourire puis éclata de rire. Ses yeux brun sombre plantés dans ceux de son oncle et ce rire – pas encore un rire d'homme car sa voix n'avait pas mué, mais plus vraiment celui d'un enfant –, tout cela était fort troublant. "Oncle Pavel, reprit le garçon. Voudrais-tu bien désormais m'appeler Samarin et rien d'autre, jusqu'au jour où je serai libre de choisir mes noms ?"

C'est ainsi que depuis le jour de ses douze ans, en famille, on ne prononça plus que son patronyme, comme

s'il vivait à la caserne. L'oncle adorait son neveu. Il le gâtait à la moindre occasion, même s'il n'était pas facile de satisfaire Samarine.

L'oncle de Samarine n'avait pas eu d'enfant et il était si timide en présence des femmes qu'on n'aurait su dire s'il appréciait leur compagnie. D'un rang modeste, il avait bâti une immense fortune. C'était un architecte entrepreneur, un de ces individus bénis des dieux dont le savoir-faire concret n'offre aucune prise à la suffisance, à la corruption ni à la bêtise des puissants qui patronnent leurs activités. Et au fil du temps, les gens de Raduga, la ville des bords de la Volga où vivaient Samarine et son oncle, avaient fini par ne plus considérer son neveu comme un malheureux orphelin. On l'appelait *schastlivchik*, le chanceux.

L'excellente réputation dont jouissait l'oncle de Samarine aux yeux de l'aristocratie conservatrice tenait également à son peu d'intérêt pour la politique. Aucun cercle libéral ne tenait salon chez lui, il n'était pas abonné aux journaux de Saint-Pétersbourg et refusait de rejoindre les rangs des associations réformistes, malgré leurs sollicitations continues. Il lui était bien arrivé, par le passé, de soutenir une cause. Au cours du fol été 1874, bien avant la naissance de Samarine, il était de ces étudiants partis battre la campagne en bons missionnaires, pour encourager les paysans à la rébellion. Les paysans ne comprenaient pas un traître mot de ce qu'on leur racontait et, pensant que les étudiants se payaient leur tête, ils les renvoyèrent chez eux, d'abord du bout des lèvres puis, finalement, par la force. L'oncle de Samarine échappa de peu à l'exil sibérien. Son amour-propre ne se remit jamais de cette humiliation. Chaque mois, il écrivait une longue lettre à une femme qu'il avait connue alors, exilée en Finlande. Quand il ne restait plus qu'à la poster, il la brûlait.

Samarine tenait de son oncle dans le domaine de la politique, mais aussi dans ses rapports avec les femmes.

À la fin de sa scolarité, il mena des études d'ingénieur à l'université locale, sans jamais participer aux nombreux débats, groupes de discussion et autres cercles marxistes semi-clandestins, très prisés des étudiants radicaux. Il n'aimait pas non plus s'afficher ni partir en manœuvres aux côtés des militants antisémites qui traînaient sur les marches de l'université et s'extasiaient devant les caricatures de juifs au nez crochu et buveurs de sang popularisées par les almanachs des colporteurs. Il lisait beaucoup ; son oncle lui procurait tous les livres qu'il désirait, dans plusieurs langues. Il fréquentait les soirées dansantes et, adolescent, passa la majeure partie de ses étés à Saint-Pétersbourg. Lorsqu'un ami l'interrogea sur les étiquettes en allemand, en français et en anglais accrochées à ses malles, il répondit avec un sourire qu'il était moins onéreux d'acheter ces étiquettes que de voyager à l'étranger. Il avait une foule d'amis, ou plutôt, bon nombre d'étudiants le considéraient comme un ami même si, à bien y penser, la plupart d'entre eux auraient pu compter sur les doigts d'une main les heures passées en sa compagnie. Les femmes l'appréciaient parce qu'il dansait bien, ne cherchait pas à se souler au plus vite dès qu'il y avait à boire et écoutait avec un réel intérêt ce qu'elles lui disaient. Il avait l'art de consacrer toute son attention à une femme, et à elle seule, ce qui la comblait d'aise sur le moment, et lui laissait ensuite l'impression que ce temps passé ensemble, aussi bref fût-il – et il l'était généralement –, était un temps précieux que Samarin aurait pu, aurait dû consacrer à de plus nobles tâches. Le fait que personne ne sache au juste de quelles tâches il pouvait bien s'agir ne faisait que renforcer cette impression. En outre, il s'habillait avec élégance, hériterait un jour d'un vaste patrimoine, et il était intelligent. Tout, en lui, suggérait le souci de ne jamais dévoiler les mille richesses de sa personnalité, par égard pour ceux qui, dans son entourage, étaient bien moins lotis que lui : sa vivacité d'esprit, sa force, son physique. Il était grand, un peu

austère, avec d'épais cheveux bruns mi-longs et des yeux qui passaient brusquement d'un détachement serein à une attention extrême.

On prêtait une oreille distraite à ceux qui parlaient d'autres Samarins, pas parce qu'on les soupçonnait de jalousie, mais parce que leurs insinuations semblaient par trop étranges. Ces insinuations recevaient le même traitement que les entrefilets des journaux rapportant des faits divers troublants advenus dans quelque ville de province semblable à Raduga, mais jamais à Raduga même : on les lisait avec intérêt mais sans trop y croire, et on se gardait bien d'en tirer la moindre conclusion. Il y avait notamment celui qui avait vu Samarin, à quinze ans, en train de se promener avec son oncle. C'était, prétendait-il, le neveu qui parlait en faisant de grands gestes, comme s'il était en train d'expliquer quelque chose, tandis que l'oncle grisonnant l'écoutait en silence, approbateur, les mains derrière le dos, dans une attitude qui ressemblait fort à du respect.

Les campagnes étaient alors en proie à une grande agitation. Les paysans incendiaient des manoirs, furieux des indemnités qu'il leur fallait encore verser aux propriétaires terriens, en échange du simple privilège d'avoir été affranchis du servage quarante ans plus tôt. L'oncle de Samarin était chargé de superviser la reconstruction des manoirs. Accompagné de Samarin, il rendait visite aux représentants de cette petite noblesse en train de s'éteindre. Un témoin affirmait, mais c'était sa parole contre toutes les autres, qu'il avait surpris une conversation entre l'oncle et le neveu le jour où ils avaient rencontré une famille noble des plus modestes, qui avait tout perdu dans l'incendie. Et les deux compères en riaient ouvertement. "J'ai d'abord entendu rire le garçon, puis l'oncle s'y est mis à son tour !" Voilà ce qu'affirmait le témoin.

En 1910, à l'âge de vingt et un ans, Samarin rencontra Yekaterina Mikhailovna Orlova, que tout le monde appelait Katya. Elle étudiait dans la même classe que lui et se

trouvait être la fille du recteur de l'université. Ils faisaient de longues promenades. Dans les soirées, ils discutaient en aparté, dansaient ensemble. Au début du printemps, le père de Katya exigea que cette relation cesse immédiatement. Samarin, expliqua-t-il, l'avait humilié devant tous les étudiants de dernière année, à l'occasion de son allocution annuelle. Alors qu'Orlov invitait les étudiants à mesurer la chance qu'ils avaient d'être jeunes au moment où la Russie était en passe de se transformer en une démocratie prospère et éclairée, Samarin était parti d'un grand éclat de rire. "Pas un ricanement, non, ni un gloussement, insistait Orlov. Un beuglement, un rugissement, tel un fauve égaré sur nos terres académiques."

Orlov profita des vacances pour emmener sa fille dans la maison de campagne d'un des riches parrains de l'université. Samarin apprit qu'un étudiant devait rendre visite à Katya pour lui lire ses poèmes. Samarin prévint l'étudiant qu'elle préférait les hommes vêtus de couleurs claires. Or, peu après que les deux hommes se furent engagés sur la route de campagne menant à la maison, Samarin à bicyclette et l'autre à cheval, eut lieu un bien étrange accident. Le cheval, réputé docile, désarçonna le poète à l'endroit exact où la route traversait une mare de boue, profonde et détrempée. Le costume blanc de l'étudiant et son imperméable anglais d'un impeccable beige dégoulinèrent d'une fange nauséabonde et il s'était foulé la cheville. Samarin l'aida à se remettre en selle et le poète rebroussa chemin. Samarin offrit d'aller lui-même délivrer ses vers. Puis il rejoindrait leur auteur pour le raccompagner, en parfait chaperon, jusqu'à la ville. Le poète accepta. Ils se séparèrent.

À un kilomètre de la maison de campagne, Samarin posa pied à terre et marcha, poussant la bicyclette d'une main et tenant les poèmes de l'autre. C'étaient des vers fortement inspirés des poèmes de jeunesse d'Alexander Blok. "Lune", "ténèbres", "amour" et "sang", ces mots revenaient très souvent. Chaque fois qu'il terminait un

poème, Samarin s'arrêtait, déchirait la feuille en huit carrés parfaits et jetait le tout dans le fossé qui courait au bord de la route. En l'absence de vent, les bouts de papier se dispersèrent à la surface des eaux de débâcle.

Un gardien était posté près du portail. Pour lui, tous les étudiants avaient la même tête : quand Samarin se présenta comme le poète, il ne lui vint même pas à l'idée que le jeune homme pût mentir. Samarin demanda si Katya pouvait le rejoindre près du pavillon, au bord de l'étang, et le gardien alla chercher la jeune fille. Samarin poussa sa bicyclette jusqu'au pavillon, un édifice en bois pourri et affaissé qu'une mousse d'un vert resplendissant s'était accaparé. Il posa son vélo contre un arbre et s'assit au sec dans un recoin des escaliers. Il fuma quelques cigarettes, observa un escargot qui s'évertuait à gravir le bout de sa botte, plongea la main dans un massif d'orties jusqu'à sentir la brûlure sur sa peau. Le soleil fit son apparition. Katya traversa l'herbe haute et humide. Elle portait un long manteau brun et un chapeau à large bord. Apercevant Samarin, elle sourit. Elle se baissa pour cueillir quelque chose. Elle vint s'asseoir à côté de Samarin, un bouquet de perce-neiges à la main. Samarin lui conta les mésaventures du poète.

– Je ne suis pas censée vous voir, dit Katya.

– Il m'a confié ses poèmes, répondit Samarin. Je les ai perdus. Ils n'étaient pas bons. Mais j'ai là un texte que j'aimerais vous lire. Voulez-vous une cigarette ?

Katya secoua la tête :

– Vous vous êtes mis à la poésie ?

– Ce n'est pas moi qui l'ai écrit, fit Samarin, tirant de la poche intérieure de sa veste un petit livre plié en deux. Et ce n'est pas de la poésie. J'ai pensé que ça vous intéresserait. J'ai entendu dire que vous vouliez devenir terroriste.

Katya se pencha en avant et partit d'un rire franc.

– Kyrill Ivanovich ! Ce que vous pouvez dire comme bêtises ! (Elle avait des petites dents d'une absolue perfection.) Jamais à court de plaisanteries.

– Terroriste. Que vous inspire ce mot ? Parce qu'il va falloir vous y habituer. Terroriste.

– Soyez sérieux ! Soyez sérieux. Vous ai-je jamais parlé de politique ? Vous savez mieux que personne quelle créature insouciante je fais. Terreur, rien que le mot me déplaît. À moins que vous ne pensiez au jour où nous avons fait exploser des feux d'artifices dans le dos des pauvres gens qui pêchaient sur la glace, le soir du nouvel an. J'ai perdu le goût de ce genre d'idioties. Je suis une jeune femme bien élevée, à présent. La mode, voilà un bon sujet de conversation ! Il vous plaît, mon manteau ? Papa l'a acheté pour moi à Pétersbourg. Il est joli, non ? Bon. Assez. (Katya posa les fleurs sur la marche, près de Samarin. Les tiges étaient broyées là où elle avait serré le poing.) Pas étonnant que Papa ne veuille plus que nous nous voyions, si c'est pour vous moquer de moi. Mais, lisez, allez.

Samarin ouvrit le livre et lut. Il lut longuement. D'abord, Katya le regarda avec l'étonnement que l'on devine sur le visage des gens à qui l'on dit tout haut des mots qui correspondent aux plus secrètes de leurs pensées. Ou bien encore, avec la stupéfaction d'une femme à laquelle l'homme qui la courtise fait des avances obscènes sans qu'elle s'y attende. Mais au bout d'un moment, Katya plissa ses grands yeux bleus et la dernière touche de rouge s'effaça de son visage pâle et lisse. Elle se détourna de Samarin, ôta son chapeau, repoussa les fines mèches blondes qui étincelaient sur son front, lui prit une cigarette et se mit à fumer, appuyée sur son avant-bras.

– “La nature des révolutionnaires véritables ne laisse aucune place au romantisme, à la sensiblerie, à l'extase ni à l'enthousiasme”, lisait Samarin. “Elle ne s'accommode pas davantage de la haine ni de la vengeance personnelle. La passion révolutionnaire, qui devient chez eux un état d'esprit quotidien, doit être à chaque instant associée à une attitude froidement calculatrice. Partout et quelles que soient les circonstances, ils ne doivent agir en fonction

de leurs penchants individuels, mais selon ce que prescrit l'intérêt général de la révolution." Écoutez ce passage, Katya : "Si un camarade est en difficulté, les révolutionnaires qui envisagent de lui porter secours ne doivent pas écouter leurs sentiments personnels, mais penser avant tout au bien de la cause révolutionnaire. Par conséquent, il leur faut soupeser d'une main l'utilité de leur camarade et, de l'autre, l'énergie révolutionnaire que coûterait inévitablement une telle opération. Ils privilégieront celle de ces deux considérations qui a le plus de poids."

– Qu'est-ce que j'ai à voir avec ce drôle de texte ? demanda Katya.

– On raconte qu'ils vont vous confier un engin et une cible.

– Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

– Ne faites pas ça. Je suis persuadé que leur but est de vous sacrifier, pour vous inscrire au registre des pertes bon marché.

Katya lâcha un rire bref et clair.

– Poursuivez votre lecture.

Samarin reprit :

– "Le révolutionnaire s'inscrit dans le monde de l'État..."

Expirant la fumée de sa cigarette, les yeux dans le vague, Katya le coupa net.

– "Le révolutionnaire s'inscrit dans le monde de l'État, des classes et de la soi-disant 'culture', et s'il s'inscrit dans ce monde, c'est seulement parce qu'il croit en sa destruction rapide et définitive", récita-t-elle. "Il n'est pas révolutionnaire s'il ressent de la pitié pour quoi que ce soit dans ce monde. Il devra être capable de ne reculer devant l'annihilation d'aucune situation, d'aucune relation, d'aucun individu appartenant à ce monde. Tout et tous doivent lui être également odieux, sans distinction. Et tant pis s'il possède dans ce monde une famille, des amis, des êtres aimés : il n'est pas révolutionnaire s'il retient sa main." Voilà. Et maintenant, si vous êtes de la police, sortez votre sifflet.

*Cet ouvrage a été composé par
Atlant'Communication
aux Sables-d'Olonne (Vendée)*

N° d'édition : 24179001 – N° d'impression :
Dépôt légal : août 2013

Imprimé en France

Extrait de la publication

